

Sur Adlène Meddi

Quatre articles :

HuffPost Algérie, Coups de soleil, Libération, Maghreb Emergent

HuffPost Algérie

1994 de Adlène Meddi: le noir roman des "justiciers"

Ghada Hamrouche

Une année pour broser un tableau des plus sombres de l'histoire de l'Algérie postindépendance. 1994 est le titre qu'a choisi le journaliste Adlène Meddi pour son troisième roman. Clin d'œil à Orwell mais également date significative, un pic au cœur de la décennie macabre algérienne.

Crimes, enquêtes, vengeance, services secrets, les ingrédients habituels des romans de Meddi sont bien là. Mais 1994, ce n'est pas que cela, c'est un roman chargé d'émotions contenues qui peinent à se libérer. Comme un traumatisme aux effets enfouis, qu'aucune parole n'est venue formuler pour le rendre supportable.

Dans ce roman, paru aux éditions Barzakh, l'auteur plante son décor dans un Alger à feu et à sang, l'on retrouve quatre amis qui se lancent dans une entreprise vengeresse et aussi, les personnages déjà évoqués dans la prière du maure, celle des puissants chefs des services affublés des noms de "Structure" et "Sanctuaire".

L'histoire commence dans un cimetière où le jeune officier Amin enterre son père, Zoubir, un de seigneurs de la guerre durant les années 90. Ce même cimetière où son ami Sidali retrouve les fantômes de leur passé commun.

Dans cette histoire où les règlements de compte tardifs de la guerre de libération se greffent à la "nouvelle guerre", des lycéens à l'innocence volée basculent dans la violence.

"Justiciers revanchards" ou... "Escadrons de la mort"?

De 1994 à 2004, des vies entières ont été détruites. Des jeunes décident un jour de rendre justice à "leurs morts" et se retrouvent, par ironie du sort, prisonniers de ces mêmes morts.

"Des petites banales vies de lycéens avec comme seul univers des cahiers de cours, des profs et des dragues sans lendemains", les quatre jeunes de ce lycée

de Mohammadia ont été emportés par la déferlante d'un monde dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence.

De ces jeunes lycéens à peine sortis de l'adolescence à ces jeunes "revanchards" aveuglés par la haine et animés par la vengeance qui veulent dresser des listes de personnes à liquider, ce cimetière de Al Alia n'abritait, tout compte fait, pas que les morts. Il cachait aussi une vérité trop lourde pour être portée par quatre âmes.

De l'exilé Sidali, aux fuyards, Farouk et Nawfel à Amin, ce jeune officier qui finira, certainement, sa vie dans cet asile d'aliénés, personne n'est épargné.

Ce cimetière cache dans ses entrailles la pièce d'un puzzle que même les trop puissants services Algériens n'ont réussi à percer. A-t-on si bien réussi à maquiller le crime? Pas si sûr.

Tout le monde est rattrapé par les fantômes du passé. Vivants ou morts. Assassins et assassinés hantent les lieux et ne peuvent libérer toute la peine que contient la poitrine de Sidali qui embrasse du regard toutes ces tombes pour une dernière fois. Ses yeux rencontrent, là où ils se posent, les marques indélébiles de cette guerre sans nom. Forcé à s'exiler pour toujours, il finit par comprendre enfin que sa vie lui a été volée. Elle ne lui a jamais appartenu. Ses larmes se libèrent enfin. Il pleure son cousin ravi à la vie par des balles de terroristes. Il pleure Mehdi, le frère de la bienaimée de Amine, qu'il a condamné lui et sa bande de copains. Il pleure ses amis morts-vivants. Il pleure son triste sort, aussi, avant de lever l'ancre pour toujours. Le silence qui entoure ces groupes érigés en justiciers est brisé par un roman aussi noir que la décennie qu'il décrit.

Coups de soleil

« 1994 », roman par Adlène Meddi, Alger, Barzakh, 2017

L'auteur n'en est pas à son coup d'essai et pour ceux qui auront lu *La Prière du Maure* (2008), il sera évident que *1994* est écrit en continuité avec ce livre désigné comme « Polar » qui revenait déjà sur l'incroyable mélange de toute puissance et d'anarchie sanglantes provoqué par la lutte anti-terroriste pendant une dizaine d'années.

Adlène Meddi, né en 1975, a donc à peu près l'âge d'Amin fils de Zoubir, le personnage principal de *1994*. Ce dernier est encore un lycéen qui n'a pas vingt ans lorsque se passent les événements principaux du livre, à la date du titre. Il choisit cette année-là parce qu'elle est au cœur de la terrible « décennie noire », manière de désigner une guerre civile d'une effroyable cruauté.

Des deux partis en présence, le seul qu'on voie, et de très près, dans le roman d'Adlène Meddi, est celui du pouvoir d'Etat, y compris et surtout les « services

spéciaux », liés à l'armée non sans luttes fratricides et féroces, alors que les terroristes eux-mêmes n'y sont jamais présents ni vraiment décrits, sinon par de brèves allusions. Etant bien clair pour tous ses lecteurs que le terrorisme a sévi en Algérie pendant cette décennie, le romancier a choisi de représenter ceux qui se sont donné pour tâche (et finalement victorieusement) de lutter contre lui, et c'est peu de dire qu'ils l'ont fait par tous les moyens—en sorte que, si terrorisme il y a eu, la terreur profondément ressentie par les lecteurs (ainsi que par certains personnages du livre) vient de cette répression d'une violence inouïe, exercée notamment par le déjà nommé Zoubir, qui appartient aux services secrets. Bien qu'il y occupe un poste très élevé, il n'en est pas moins contrôlé par quelques personnages aussi mystérieux qu'effrayants placés encore plus haut que lui dans cette redoutable hiérarchie de la lutte anti-terroriste.

Adlène Meddi s'est sans doute inspiré de modèles réels, d'ailleurs il l'a dit lui-même et de toute façon on sent bien qu'il ne parle pas au hasard. Cependant, il ajoute à cette information précise une qualité littéraire qui rend certains passages de son roman tout à fait saisissants. Il veut et sans doute n'a-t-il pas tort, faire de la décennie et plus spécialement de l'année 1994 une sorte d'Apocalypse réalisée au présent. On s'y trouve transporté par delà le bien et le mal car il est évident qu'aucune notion morale n'apparaît où que ce soit, et aussi si l'on peut dire par delà la vie et la mort car on ne voit pas très bien où viendrait se loger quelque respect de la vie dans ce massacre quotidien dont personne ne semble concevoir ni envisager la fin.

La tragédie qui est au cœur du livre est d'ailleurs une conséquence de ce dernier point. Zoubir est le père d'Amin mais il comprend trop tard que celui-ci avec quelques-uns de ses camarades, un surtout, prénommé Sidali, se croit autorisé et même appelé lui aussi à tuer parce que rien n'a prémuni ces jeunes garçons contre l'influence mortifère du milieu ambiant. Ils constituent un groupe autoproclamé et évidemment clandestin de quatre garçons, ce qui n'est pas sans rappeler les quatre compagnons dont parle Kateb Yacine dans Nedjma. Et cette ressemblance ou influence se trouve renforcée à plusieurs reprises par la manière d'écrire d'Adlène Meddi, qui ne pratique la narration linéaire qu'à de courts moments, préférant le plus souvent parsemer son récit, longtemps un peu obscur, d'allusions à des événements qui ne prennent forme que peu à peu dans l'esprit du lecteur. Comme dans Nedjma, le récit qui semble concerner principalement les jeunes gens ne se comprend en fait que si on l'étend sur deux générations, celle des pères et celle des fils, et l'on peut tout à fait reprendre la formule connue selon laquelle les ancêtres redoublent de férocité à propos du redoutable Zoubir, lourdement chargé d'ambiguïtés. Le lien avec la période dont parle Kateb Yacine est assuré en ce sens que Nedjma

se passe juste avant le début de la Guerre d'Algérie alors que 1994 nous fait remonter jusqu'à la fin de cette même guerre, celle pendant laquelle les pères comme Zoubir et Farès père de Sidali se sont battus côte à côte (non sans rivalités et haines inexpiables) et ont mis au point les méthodes qu'ils réutilisent pendant la décennie. D'ailleurs le style enflammé d'Adlène Meddi, nourri de visions épiques, doit certainement beaucoup à un certain héritage reçu de Kateb Yacine. Et comme cet encore jeune auteur trouve dans la littérature algérienne un véritable fonds culturel propre à nourrir son inspiration, on peut certainement dire que la relation entre Amin et la psychiatre qui le soigne à l'hôpital de Blida rappelle ce qu'il en est dans La Répudiation de Rachid Boudjedra, y compris pour le procédé narratif qui permet de revenir sur certains événements à travers le prisme d'une sensibilité aiguisée par la maladie et la douleur.

Il y a semble-t-il chez Adlène Meddi le sentiment que sa génération a été sacrifiée—encore une—et encore une fois parce que les pères n'ont eu en tête que le souci d'affirmer leur pouvoir au moyen d'une guerre qui finalement les a avalés et détruits eux aussi. Zoubir, remarquable d'intelligence, sent très bien que les victoires qu'il remporte sont payées au prix fort, par son fils mais déjà par lui-même auparavant. Qu'il en soit conscient ou pas ne change rien, les bourreaux sont aussi des victimes c'est pourquoi on ne peut les haïr, comme il ressort de ce livre où l'on sent passer ce mélange de terreur et de pitié qui sont à la base du sentiment tragique selon Aristote.

1994 a quelques aspects d'un roman policier mais bien davantage ceux d'un « roman noir », genre qui ne répond à aucune définition précise et répertoriée mais qui correspond admirablement à certains milieux et à certaines époques. Adlène Meddi n'a pas besoin d'avoir lu Dashiell Hammett (s'il l'a lu tant mieux) car mieux vaut dire que les mêmes causes produisent les mêmes effets : La violence dont il parle se situe entièrement dans un milieu urbain (est-ce la fin du roman paysan si représenté chez les premiers maîtres de la littérature algérienne ?), on ne voit guère dans quels repères la société mise en cause pourrait être ancrée, et s'agissant de littérature, il est évidemment très important que le romancier reproduise ou réinvente la langue de ses personnages, grossière, argotique, pittoresque aussi et l'on oserait dire talentueuse, en sorte qu'il n'est pas interdit d'en rire, au cœur même d'effroyables situations.

Denise Brahim

(texte provenant du N° 24, Juillet 2018, Lettre franco-maghrébine de Coup de soleil section Rhône-Alpes)

Libération

«1994», UN ROMAN NOIR SUR FOND DE GUERRE CIVILE ALGÉRIENNE

Par Alexandra Schwartzbrod

— 20 septembre 2018 à 06:33

Dans la banlieue d'Alger, quatre amis d'enfance décident de créer une organisation clandestine pour liquider des sympathisants du FIS. Mais rien ne va se passer comme prévu.

1994, banlieue d'Alger. Ils sont quatre : Amin, Sidali, Farouk et Nawfel. Quatre amis d'enfance d'à peine 20 ans soudés par la rage. L'Algérie est déchirée par la guerre civile, l'armée et les islamistes n'en finissent plus de faire couler le sang. Il suffit d'un coup de fil anonyme, d'un regard de travers ou d'un geste maladroit pour être abattu d'un coup de «mah'choucha», ce fusil de chasse à canon scié dont la seule vue sème la terreur. L'assassinat d'un de leurs proches va servir de détonateur.

En cette fin d'après-midi, à l'ombre des pins maritimes et des eucalyptus, sur trois marches de pierre balayées par un léger vent venu du large, ils sont réunis autour d'une bouteille de vin rouge qu'ils sirotent dans des tasses à thé. Ils se regardent. L'un d'eux lance : «Il faut faire quelque chose.» Quelque chose? Se lancer dans la lutte armée clandestine. Prendre exemple sur leurs parents qui, trente-cinq ans plus tôt, ont pris les armes contre les Français. «Un jour, face à la merde, ils ont décidé de ne plus rester les bras croisés. Nous avons été élevés dans ça ! On ne peut pas être lâches, nous devons faire quelque chose. Quelque chose ! Lazem [«il le faut», en arabe] !» tonne Sidali. Ainsi naît l'armée impériale.

La bande va entreprendre de constituer une liste de cibles potentielles de sympathisants du FIS (Front islamique du salut) en s'imposant d'éviter toute trace écrite, rien qui puisse permettre aux puissants services secrets de remonter jusqu'à eux. Ils iront même jusqu'à potasser des romans d'espionnage et des livres sur le Mossad, le service de renseignement israélien. Le problème, c'est que les quatre lycéens ne sont pas des tueurs dans l'âme. Le jour où ils exécutent le frère de la femme aimée par Amin, quelque chose se casse. Ils s'effondrent. Sauf qu'Amin n'est pas n'importe qui. Son père, le général Zoubir Sellami, dirige la lutte antiterroriste au sein des puissants services de renseignement algérien, un homme cruel qui ne se déplace jamais sans son tokarev à la ceinture.

Si la guerre d'Algérie commence à être abondamment couverte par la littérature, la guerre civile des années 90 n'a guère été traitée. Et le roman noir s'y prête particulièrement tant elle a été sanglante. D'abord publié en Algérie

par la maison d'édition Barzakh, 1994 a l'immense mérite de montrer comment la violence et la haine se transmettent de génération en génération et de tracer une continuité entre 1962 et 1994. Journaliste et romancier né en 1975 à El-Harrach, dans la banlieue d'Alger, où se situe l'intrigue de ce roman, Adlène Meddi livre là un formidable roman noir. Un roman à l'écriture dense, qui pulse comme le cœur d'un homme aux abois.

1994, Adlène Meddi, Rivages Noir, 329 pp, 20€.

Alexandra Schwartzbrod

Maghreb Emergent

[ADLÈNE MEDDI](#) : DERRIÈRE LE ROMAN « 1994 », IL Y A UN VÉCU ET DES SOUVENIRS DE LA DÉCENNIE NOIRE (VIDÉO)

29 Janvier, 2018 2:36

Yazid Ferhat

Le journaliste et écrivain Adlène Meddi a indiqué lors de son passage à Radio M que les personnages de son dernier roman 1994 paru aux éditions Barzakh, « sont ancrés dans la réalité de la guerre civile » où il a cité sa brève rencontre avec l'ancien général, Smain Lamari.

« En 2008 je devais faire un reportage sur Had Ch'kala, lieux d'un massacre. Un reportage qui m'a mis en confrontation directe avec ma mémoire. Un épisode de ma vie que je croyais avoir oublié. C'était difficile de renouer avec ça». Adlène Meddi raconte comment il a repris contact avec « l'ambiance » de cette période de terreur qu'a connue le pays dans les années 90'. En plus de ses souvenirs et/ou de son propre vécu, l'interviewé a recontacté d'anciennes connaissances, il s'est inspiré des expériences de sa famille et de ses amis. Selon lui, son travail de journaliste lui a permis de connaître pas mal de détails sur le sujet. D'autant plus qu'il a beaucoup travaillé sur le sujet des disparus de la décennie noire. « J'ai une relation pas très normale avec ces années là. Et j'ai décidé de revenir avec un travail d'enquête et un travail documentaire », dit-il.

1994 est un roman plein d'émotions, une intrigue qui tient la route. Adlène Meddi argumente « On est allé trop sur le récit général de cette période de notre histoire. Et j'ai trouvé intéressant de parler d'une personne afin de sortir de l'anonymat de cette phase ». Interrogé sur la description précise et l'esprit de guerre civile que le lecteur repère facilement en lisant 1994, il a souligné qu'il avait « une obsession et aussi une fascination pour les services secrets ». « J'ai eu une brève rencontre avec l'ancien général Smain Lamari dans un enterrement » a-t-il confessé. D'après lui, les personnages de son roman sont

vraisemblablement proches de ceux qui existent vraiment. « Je suis parti de personnages qui existaient réellement » a-t-il affirmé.

Son roman est un mélange de fiction et de réel. Il parle de 1994, l'année de l'armement des citoyens en Algérie. Il raconte les deux guerres qui ont marqué le pays et qui imprègnent encore si intensément notre présent. Meddi parle de l'année où tout bascule pour quatre jeunes lycéens d'El-Harrach (banlieue Est d'Alger). Le pays est à feu et à sang lorsque ces adolescents décident de former, avec leurs propres moyens, un groupe clandestin de lutte antiterroriste.